

CETTE FEMME SERA A MOI

Collection *Iréniques*

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS XENIA

Le rendez-vous de Londres

*Cet ouvrage est publié en collaboration
avec EPEE (www.epee.fr)*

ISBN : 978-2-88892-173-8

Copyright © 2013 by Éditions Xenia

C. P. 429, 1951 Sion, Suisse

www.editions-xenia.com

info@editions-xenia.com

Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66

skype : xeniabooks

Alexandre Zviaguintsev

Cette femme sera à moi

Roman

Traduit du russe par Yan Davidoff

Xenja
EPEE

Mettre la main au feu

— Dites-moi Claire, n'avez-vous pas senti une odeur de fumée la nuit dernière ?

— Une odeur de fumée ? demanda Claire distraitement.

Voilà un mois qu'elle était entièrement plongée dans ses bilans et ses comptes de résultat, elle n'avait que faire de l'odeur qui régnait dans la rue.

— Tout à fait, Claire. Ne me dites pas que vous n'avez pas senti cette odeur de caoutchouc brûlé ! Et les cris des blessés, les sirènes des CRS, le bruit du verre que l'on brise ? Vous ne les avez pas entendus non plus, ma chère Claire ?

Elle leva enfin la tête et fixa Inozemtsev d'un air préoccupé. Son excitation était tout de même assez inhabituelle.

— Vous voulez sans doute parler de tous ces troubles dans les banlieues, Monsieur ? demanda-t-elle d'un ton affable bien qu'un peu sec, tel un médecin qui questionnerait son patient.

— C'est cela, Claire ! C'est précisément de ces soi-disant « troubles » que je vous parle. Il y a dans ces banlieues quelque chose de très fortement inflammable. Une étincelle, et tout cramera comme en enfer ! Admirez au passage le politiquement correct. Des « troubles » dites-vous ? s'exclama Inozemtsev en agitant les bras. Non, ma chère, ce ne sont pas de simples « troubles », ce sont des pogroms armés ! C'est la révolte des barbares des temps modernes qui ne respectent plus rien. Les pierres centaines du vieux Paris ne sont pour eux que des projectiles à utiliser contre les policiers.

— Vous savez, j'habite dans le 16^e arrondissement... On ne voit rien de tout cela chez nous.

— Pour l'instant, Claire, pour l'instant ! poursuivit Inozemtsev, qui n'était visiblement pas disposé à se calmer.

Ce n'est qu'un début. Qu'est ce qui vous garantit que ces bandes de vandales ne viendront pas dans votre cher 16e un beau soir ? Et que se passera-t-il dans ce cas ? Je pense qu'il vous faudra alors « mettre la main au feu » comme on dit. Mettre la main au feu ! insistait-il. Et croyez-moi, vous vous en tirerez bien si ce n'est que la main.

Claire réfléchit quelques secondes, puis rétorqua d'un air décidé, en secouant sa charmante petite tête :

— Je suis persuadée que rien de cela n'arrivera. Notre président a dit que l'ordre serait rétabli très prochainement. Toutes les mesures nécessaires ont déjà été adoptées.

— On ne sait même pas ce qui arrivera demain, mon petit ! Car...

— Le président a dit qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir pour intégrer pleinement les jeunes de banlieue à la société.

Inozemtsev esquissa un léger sourire.

— Les intégrer pleinement à la société, hein ? Ça sonne bien, je trouve ! félicita-t-il faussement son employée. Mais je crains que tout ne soit pas aussi simple. Ils haïssent la France, ils s'y sentent rejetés. Et ils comptent bien se tailler la part du lion quand il s'agira de redistribuer les richesses de ce pays, et du 16e aussi bien sûr.

Mais Claire restait insensible à ses provocations.

— Le président a promis de tout faire pour qu'ils ne se sentent pas comme des citoyens de seconde zone. Ils deviendront des Français pleinement conscients de leurs droits et de leurs devoirs.

— Bien sûr, vous voulez acheter leurs âmes ! fit Inozemtsev en ricanant. Mais le plus intéressant, mon cœur, c'est qu'ils n'en veulent pas de vos droits. Leurs parents étaient prêts à tout pour être Français lorsqu'ils immigraient d'Afrique. Eux, par contre...

— Ils ne veulent pas être Français ? s'exclama Claire, qui le regarda avec une surprise sincère.

Elle ne pouvait évidemment pas concevoir une telle chose. Pouvait-on seulement ne pas vouloir être Français ? Un Américain à la rigueur, mais...

— Que veulent-ils alors ? demanda-t-elle avec suffisance.

— Leur part du gâteau, vous dis-je ! Ils veulent les richesses de la France ! déclara Inozemtsev en se penchant sur son interlocutrice. Devenir de bons Français comme il faut ne les intéresse en revanche pas beaucoup.

Le superbe visage de Claire s'assombrit soudainement. Comment pouvait-on seulement ne pas vouloir être un véritable Français et accomplir ses devoirs de citoyen ?

— Le président...

— Votre président, ma chère Claire, la coupa Inozemtsev, a des préoccupations d'un autre ordre. Le bruit court que ses relations avec madame Nicole ne sont pas au beau fixe.

— Des rumeurs ! lança Claire en serrant légèrement ses lèvres pulpeuses, soigneusement teintées de rouge à lèvres. Vous savez parfaitement qu'il ne faut y accorder aucune importance.

L'opinion que Claire se faisait de la famille présidentielle était assez inhabituelle. Elle était une fervente supportrice du président lui-même, mais détestait son épouse, lui reprochant de mal remplir ses fonctions de Première dame de France. Au fond, elle aurait aimé que le président s'en sépare. Mais elle comprenait parfaitement que tout scandale familial pouvait sérieusement entraver sa réputation, chose qu'elle ne pouvait évidemment pas accepter.

Il serait intéressant de savoir si la petite Claire connaissait l'épisode de la vie de son idole qui suit. Le président rencontra sa future épouse Nicole au cours d'une réception donnée par le richissime Franck Lefleur. À l'époque, il n'était pas encore le maître de l'Élysée et s'occupait du ministère de l'Intérieur. Le lendemain de cette soirée, il convoqua son principal conseiller place Bouveau. Celui-ci avait eu une relation avec madame Nicole quelques mois auparavant, et il aimait mettre en avant cette partie de sa biographie. C'était justement la raison pour laquelle le futur président souhaitait le voir. Il voulait tout savoir sur Nicole. Inozemtsev ne savait bien sûr pas s'ils étaient rentrés dans *tous* les détails de leur relation, mais cette

situation lui paraissait très cocasse et surtout typiquement française. Le président conclut l'entretien par une phrase devenue célèbre : « Cette femme sera à moi ! »

L'ancien ministre de l'Intérieur pensait que Nicole était la compagne idéale à l'heure de rentrer dans la dernière ligne droite de la course à la présidence. Et il faut avouer qu'il ne s'était pas trompé. Nicole joua un rôle essentiel dans son ascension. Elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'épauler du mieux qu'elle le pouvait. Ils étaient tous les deux focalisés sur un seul et unique objectif : le Palais de l'Élysée.

Dire que madame Nicole était une femme hors du commun serait un doux euphémisme. Seulement une fois arrivée au sommet, elle se rendit compte qu'elle n'y était pas à sa place. Elle ne partageait plus la satisfaction de son mari, désormais président, fier d'être arrivé au paroxysme de la gloire et de la puissance.

« Claire, ma chère Claire, je lis en toi comme dans un livre ouvert », se dit Inozemtsev avec une tristesse mêlée d'affection. Il la connaissait depuis plusieurs années déjà. À l'époque, la situation financière de la « Troisième Rome », le salon d'antiquités dont il était propriétaire, semblait irréparable. Inozemtsev n'avait ni le temps, ni l'envie de s'occuper de sa boutique, il songeait même sérieusement à la vendre. C'est alors qu'intervint Claire. Embauchée comme simple vendeuse, elle prit rapidement entre ses mains fines mais terriblement habiles toutes les affaires de la « Troisième Rome ».

Claire descendait d'une famille commerçante de Paris, ce qui expliquait sans doute le respect presque religieux avec lequel elle considérait tous les documents comptables et financiers. Perdre un ticket de caisse ou une facture était à ses yeux un péché impardonnable. Même si Inozemtsev lui avait avoué que ce salon n'était qu'une couverture pour masquer des activités ô combien plus importantes et lucratives, son attitude serait restée la même.

En un mot, Claire devint rapidement incontournable dans la « Troisième Rome ». C'est elle qui dirigeait la boutique, et ce n'était pas pour déplaire à Inozemtsev. Et

pourtant, l'autorité de ce dernier restait absolue aux yeux de son employée. Elle comprenait que sans son patron, descendant d'une très ancienne famille noble de Russie, et sans ses multiples relations partout dans le monde, ce salon spécialisé dans l'art ancien russe ne pourrait tout simplement pas exister. Mais il y avait une autre raison : se mettre sous les ordres de Youri Alexeevitch Inozemtsev lui paraissait quelque chose de tout à fait naturel. Malgré ses défauts et ses faiblesses, Inozemtsev se plaçait dans la hiérarchie de Claire au même niveau que le président de la République en personne.

Claire était encore très jeune, mais elle s'habillait déjà comme une véritable Parisienne. Elle avait une silhouette svelte, ornée de fesses absolument sublimes. Ses yeux ténébreux rendaient son visage vivant et expressif. Ses cheveux lisses et suaves donnaient l'impression qu'elle allait tous les jours chez le coiffeur, alors qu'en réalité, elle détestait les salons de coiffure. Et ce qui devait arriver arriva : pour récompenser Claire après une excellente transaction, Inozemtsev l'invita à dîner. Puis ils passèrent la nuit ensemble. Tout s'était déroulé très simplement, avec un charme enfantin. Elle faisait l'amour comme elle lisait les comptes de résultat du salon : avec énergie et abnégation. Son désir de satisfaire son patron était aussi touchant que sincère. Au matin, rien n'avait changé. Claire ne voulait pas bouleverser quoi que ce soit à leur relation, ce qui n'était pas pour déplaire à Inozemtsev. Ils continuaient même à se vouvoyer. Cette aventure ne resta cependant pas complètement sans lendemain, et ils se permettaient ce genre de petite distraction de temps en temps.

Claire ne résista qu'une fois aux avances d'Inozemtsev, et elle avait une excellente raison pour cela : un dîner avec la famille de son fiancé Pascal. Dans son esprit, sa relation avec Inozemtsev n'avait strictement rien à voir avec sa vie de couple. Pascal était serveur et rêvait d'exercer son métier dans un grand restaurant parisien. Il devait épouser Claire une fois son rêve accompli. Son nouveau poste aurait donné à la famille une assise financière suffisamment solide.

Quand Inozemtsev prit connaissance des projets de son employée, ils eurent une discussion mêlant lyrisme et professionnalisme. Il lui promit de faire engager Pascal dans un grand établissement parisien où il avait des amis. En revanche, il ne voulait absolument pas que Claire quitte la « Troisième Rome » après son mariage, affirmant que cela aurait été un terrible coup dur pour lui. À ces mots, des larmes se mirent à couler des yeux de Claire, chose à laquelle Inozemtsev ne s'attendait pas du tout. Elle lui promit qu'elle ne quitterait jamais le salon de sa propre volonté, clamant que travailler avec Inozemtsev avait complètement changé sa vie. Elle disait aussi qu'elle se trouverait elle-même une remplaçante si elle était enceinte. Elle avait même déjà un nom en tête. Bien entendu, cela allait être temporaire ! Elle reprendrait ses fonctions une fois son congé maternité terminé.

Inozemtsev écoutait son employée et ne pouvait que s'étonner de ce mélange de sens pratique et de passion renfermé dans une seule âme. Une âme qui ne pouvait être que française...

Une fois le problème du futur emploi de Pascal résolu, Claire apprit à son patron qu'ils avaient décidé d'attendre pour trouver un appartement suffisamment grand avant de sceller leur union. Entre temps, elle pouvait donc entièrement se consacrer à la « Troisième Rome ». Il ne restait à Inozemtsev que d'embrasser tendrement son petit front qui abritait tant de pensées si extraordinaires.

— Je rentre chez moi, déclara Inozemtsev qui en avait visiblement assez de débattre sur l'avenir républicain d'une bande de voyous ingrats.

— Entendu.

— Ah oui, ce soir nous recevrons la visite de monsieur Lednikov. C'est un ami de Moscou.

— Oui, je me souviens de lui. Vous nous aviez présentés l'année dernière quand il était venu à Paris. Il s'appelle Valentin, si ma mémoire est bonne. Un homme charmant.

— Ça, c'est sûr ! fit Inozemtsev en riant. Il plaît toujours aux femmes. Je ne sais pas, elles doivent lui trouver quelque chose de spécial. Mais je serais incapable de vous

dire quoi exactement. Je donnerais d'ailleurs cher pour le savoir, cela pourrait m'être très utile.

— Je ne crois pas, Monsieur, déclara Claire d'un ton sans appel.

— Comment ça ? s'exclama Inozemtsev d'un ton faussement indigné.

— Je pense que les femmes voient en monsieur Lednikov un homme capable de les écouter et de les comprendre. C'est très important vous savez.

— Et vous pensez que j'en suis incapable, moi ?

— Vous êtes indifférent aux sentiments des autres, trancha Clair. Et pour cause, vous ne pensez qu'à vous.

— Claire, c'est de moi que vous parlez comme ça ?

— Mais c'est la vérité, poursuivait-elle avec le plus grand sang-froid. Vous n'êtes capable d'écouter une femme que quand cela vous arrange.

— Vous pensez réellement que je suis un tel monstre ?

— Mais un monstre peut plaire ! Quant à monsieur Lednikov, il est très gentil et compréhensif avec les femmes.

— Je vois... Je ne vais pas rentrer trop tard pour ne pas vous laisser seule avec cet ange trop longtemps, dit Lednikov avec une ironie à peine voilée.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Monsieur.

— Vous savez, Claire, vous avez quelque chose de typiquement russe en vous. Une de mes célèbres compatriotes a dit : « je suis promise à un autre et je lui resterai fidèle à jamais ». On dit que cette phrase retranscrit toute la nature de l'âme russe dans sa configuration féminine.

— Mais je ne suis pas Russe, Monsieur. Et je ne suis promise à personne. Je fais mes propres choix, en mon âme et conscience. D'ailleurs, vous avez dit à l'époque que monsieur Lednikov avait des relations assez compliquées avec plusieurs femmes en même temps.

— Deux pour être précis, Claire. Mais quelles femmes ! Enfin, c'était la dernière fois qu'on s'est vu. Qui sait combien il y en a aujourd'hui ? Son problème, c'est qu'il est incapable de quitter une femme pour toujours. Ses histoires de cœur ne sont jamais vraiment finies.

— C'est justement parce qu'il sait faire preuve de clémence envers les femmes. Ce qui n'est pas votre cas.

Claire salua son patron d'un geste de la main qui laissa transparaître une manucure parfaite et se replongea dans ses comptes.

Il monta à son bureau au deuxième étage en empruntant un escalier étroit en bois rouge directement depuis le salon. Cette pièce, plus grande que le salon lui-même, était un véritable refuge pour Inozemtsev. Il aimait s'y rendre dès qu'il le pouvait.

Il faut dire que la pièce était on ne peut plus imposante. Meubles d'antiquité, tapisseries, tableaux anciens de peintres russes, quelques étendards des régiments les plus célèbres de l'armée russe... Bref, une grandeur pesante, mais très solennelle, qui renvoyait à un monde qui n'existait plus depuis longtemps, ruiné par le temps et la stupidité humaine. Un monde où Inozemtsev se sentait à sa place. Et ce, malgré qu'il ne se fût pas si mal débrouillé dans le monde réel.

Il se connecta à internet et parcourut discrètement quelques sites d'information. Malgré le peu de sympathie que lui accordait Claire, l'épouse du président continuait de faire les gros titres. Nicole se serait rendue inconnu en Suisse pour quelques jours. Les autorités locales ne savaient rien de sa venue. La nouvelle avait filtré par hasard, le jour de son départ. Cette visite surprise avait froissé aussi bien les responsables politiques que l'opinion publique helvète. Et s'il lui était arrivé quelque chose ? Cela aurait été un véritable incident diplomatique.

Venant de Nicole, un tel acte n'avait rien d'étonnant. Un jour, un ami journaliste, qui travaillait depuis de nombreuses années dans les coulisses de la scène politique française, avait confié à Inozemtsev que madame Nicole se distinguait par un caractère absolument explosif. Selon lui, ses racines russes et tsiganes (un cocktail pour le moins tonitruant) n'y étaient pas étrangères. Nicole était capricieuse, impulsive et irritable, sans pour autant perdre de son charme ni de son attirance. De nature hystérique, elle était partagée entre la peur de ne pas plaire à son entou-

rage et la volonté de conquérir chaque homme qu'elle voyait. Certes, elle avait appris avec le temps à dompter son caractère pour le moins difficile et savait se prendre en mains au bon moment. Mais ces efforts qu'elle faisait sur elle-même étaient suivis d'un relâchement inévitable. Plusieurs mariages et relations amoureuses fortement médiatisées venaient compléter le tableau.

La visite éclair de Nicole de l'autre côté des Alpes n'était pas restée sans conséquence. Sa femme de chambre, qui était à son service depuis plusieurs années, disparut sans laisser de trace. Les mauvaises langues disaient que la pauvre femme ne pouvait plus supporter les caprices et les bizarreries de son employeuse, d'autant plus que celle-ci serait devenue absolument incontrôlable ces derniers temps.

« Il se passe des choses assez étranges autour de Nicole ces derniers temps, conclut Inozemtsev. Des choses qui sortent de l'ordinaire. Visiblement, ses relations avec le président ont atteint un nouveau stade. La rupture n'est sans doute plus très loin, ce qui explique l'agitation qui s'est emparée du Palais de l'Élysée. Intrigues, délations, rumeurs vont désormais se multiplier. Chacun dans l'entourage du président va chercher à tirer profit de la nouvelle donne. Un président en exercice, divorcer ? Personne ne pouvait l'imaginer il n'y a pas si longtemps. Mais madame Nicole est visiblement capable de bouleverser plus d'une tradition. »

On frappa à la porte. Claire entra dans la pièce à la vitesse d'une fusée. Elle semblait préoccupée.

— Monsieur, Sabine vient d'appeler, on a tenté de la tuer ! lança-t-elle en un souffle.

— Sabine ? s'enquit Inozemtsev qui n'avait pas tout de suite compris de quel il s'agissait.

— Sabine Boudrillon ! Vous devez vous rappeler quand même ! poursuivait Claire qui fixait son patron, comme pour le supplier de retrouver ce nom dans sa mémoire.

Cela ne lui fut guère difficile. Sabine Boudrillon, jeune femme assez disgracieuse, était une amie d'enfance de

Claire. Elle était la fille d'un vieux commissaire de police qui, après avoir été impliqué dans de nombreuses affaires à scandale, dut se résoudre à partir à la retraite. Son départ fut un soulagement pour bon nombre de ses collègues. Le vieux Boudrillon avait un caractère difficile, voire despotique, il ne vivait que pour son travail. Il était mort en pleine rue quelques jours auparavant. Inozemtsev le connaissait vaguement.

— Elle veut venir, Monsieur. Elle a très peur ! Elle pense qu'on veut la tuer, elle aussi.

— Elle n'a qu'à appeler la police, suggéra Inozemtsev avec indifférence. Il n'avait aucune envie de se mêler de toute cette histoire, convaincu que tout cela n'était que le fruit de l'imagination d'une pauvre hystérique.

— Mais enfin, vous savez vous-même que monsieur Boudrillon n'y était pas trop apprécié, rétorqua Claire avec énergie. C'est la raison pour laquelle elle refuse de les appeler.

Sur ce plan, il faut avouer que Claire n'avait pas tort. Boudrillon était incapable de rester chez lui les bras croisés, il lui fallait absolument s'occuper de quelque chose. Même à la retraite, il ne pouvait s'empêcher de donner des ordres à ses jeunes collègues. Mais ils lui avaient rapidement fait comprendre qu'ils ne comptaient plus sur lui. Boudrillon était très vexé.

— Tu veux qu'on aille chez Sabine ?

— S'il vous plaît, patron ! supplia Claire.

— D'accord, concéda Inozemtsev en soupirant. Mais allons-y tout de suite, alors. J'ai très peu de temps. N'oublie pas de fermer.

Claire le regarda avec une admiration des plus sincères.

Il a mangé plus que du pain

Le vieux baron Rennes ressemblait à un lord britannique pour le moins loufoque. Il portait un pantalon en velours et une veste en tweed avec des appliques en cuir sur les coudes. Sa bienveillance était telle qu'elle pouvait presque passer pour de l'insolence. Il accordait toujours la plus grande attention à son interlocuteur, quelles que soient les conneries que celui-ci pouvait bien débiter. Malgré le sourire distrait qui ne quittait jamais son visage, il donnait la très nette impression de parfaitement comprendre ce qui avait de l'importance dans cette vie et ce qui n'en avait aucune. Ceci étant, il n'avait pas une goutte de sang anglais. Il n'avait pas la moindre connexion avec les îles britanniques, tout juste était-il allé à Londres à deux ou trois reprises. Ses ancêtres étaient essentiellement français, italiens et même russes. Une branche de sa famille s'était Dieu sait comment retrouvée en Russie à l'époque de Catherine II. Nul doute que ses racines russes expliquent en grande partie son incroyable mansuétude. Ce trait caractéristique se retrouve chez chaque Russe, il lui permet à l'occasion de passer librement pour un Français, un Allemand et même un Ouzbek. C'est aussi pour cela que les Russes ont autant de mal à se définir en tant que nation, et qu'ils s'évitent lorsqu'ils se croisent à l'étranger.

— Et alors, mon cher ami, pourquoi diable vous êtes-vous souvenu de ce Pereverzev ? Il n'a pourtant rien accompli de spécial ici, à Paris.

Rennes fixa Lednikov de ses yeux vitreux. Son sourire légendaire ne quittait pas ses lèvres.

— Vous comprenez, Piotr Karlovitch, c'est une question de principe, répondit Lednikov en haussant les épaules, comme pour s'excuser. Puisque nous avons décidé, mon père et moi, de retracer l'histoire des procureurs généraux

russes, il faudra bien parler de Pereverzev, de Zarudniy et de Yefremov, bref, des derniers à avoir rempli ces fonctions. Aujourd'hui, personne ne se souvient plus de leur nom. Mais par principe, je me dois de les tirer de l'oubli au moins le temps de quelques pages.

Lednikov sourit intérieurement. Quand il parlait à Rennes, il se mettait à utiliser un langage pétri d'expressions démodées et de tournures des plus alambiquées. Toujours cette même « mansuétude » sans doute...

— Ah oui, les principes, poursuivait Rennes qui souriait toujours. Mon ami, pouvez-vous me rappeler quel héros littéraire parlait de « principes » ? Son nom m'échappe toujours.

— C'est Pavel Petrovitch Kirsanov dans *Pères et Fils* de Tourgueniev.

— Bien sûr ! Il s'agit bien de cet anglophile invétéré n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Je me demande pourquoi j'y ai pensé tout à coup. Des « principes »... Cela sonne affreusement mal.

Le baron Rennes était un personnage extraordinaire, au vécu non moins extraordinaire. Comme le disent les Français, il a mangé plus que du pain. Il a même goûté des plats des plus exotiques. Le père de Lednikov fit la connaissance du baron et de sa sœur Irène alors qu'il s'occupait du rapatriement en Russie des cercueils de Denikine et d'Iljine. Grâce à ses multiples relations, Rennes l'avait aidé en simplifiant les nombreuses démarches administratives et juridiques qu'une telle opération impliquait. Ils étaient restés en contact depuis. Lorsqu'il apprit que Lednikov devait se rendre à Paris afin d'effectuer des recherches pour son livre sur les procureurs russes, il lui proposa immédiatement de l'héberger dans son vaste appartement de la rue Daru, à deux pas de l'Arc de Triomphe. L'appartement donnait sur la cathédrale orthodoxe Alexandre Nevsky, là où des milliers de fidèles avaient accompagné Tourgueniev, Chaliapine ou encore Bounine sur leur dernier chemin. Après la révolution, cette cathédrale était l'unique lieu où se retrou-

vaient tous les Russes de Paris, indépendamment de leurs convictions politiques et de leur passé.

Les cinq coupoles dorées propulsaient leurs croix orthodoxes dans le ciel parisien. En les regardant à travers les fenêtres de l'appartement de son ami, Lednikov se laissait inévitablement gagner par une tendre mélancolie dont aucun Russe ne pourra jamais se défaire. À côté de la cathédrale, il y avait un magasin orthodoxe avec ses icônes, ses calendriers et ses livres anciens. Il n'était pas rare d'y croiser un pope barbu tout vêtu de noir, avec une lourde croix en bois sur la poitrine.

— Revenons-en à notre monsieur Pereverzev, reprit Rennes. Qu'a-t-il fait de si spécial ?

— Eh bien, cet homme aurait pu bouleverser l'histoire de la Russie.

— Ça, par exemple ! Et comment aurait-il pu s'y prendre ?

— Il aurait pu arrêter Lénine en juillet 1917 pour espionnage et haute trahison.

Rennes sourit de nouveau.

— Mais il ne l'a visiblement pas fait. Qu'est-ce qui l'en a empêché, alors ?

— Il y a eu plusieurs éléments. Tout d'abord, il faut souligner que Pereverzev, comme la plupart de ses collègues du Gouvernement provisoire du reste, ne comprenait rien à ce qui se passait dans le pays à la suite de l'abdication de l'empereur. Il ne pouvait pas s'imaginer ce qui allait se produire. À ses yeux, l'ennemi numéro un était le pouvoir absolu du tsar, et il continuait à le combattre même après l'abolition de la monarchie, quand il a été jeté aux oubliettes de l'Histoire. C'était sans doute la plus grande erreur du Gouvernement provisoire. On créa une commission extraordinaire, c'est d'ailleurs de là que vient la Tcheka pour enquêter sur les soi-disant crimes du tsarisme. Ses investigateurs effectuaient un travail on ne peut plus minutieux, mais malheureusement inutile. Car pendant ce temps, une nouvelle force était en train de s'établir à Petrograd, une force qui ne comptait respecter aucune loi

et qui allait les décimer sans la moindre pitié. Et c'est effectivement ce qui s'est passé.

— Vous savez, mon ami, je pense qu'ils ne pouvaient tout simplement pas s'imaginer que les événements allaient prendre une telle tournure. Ils ne pouvaient pas s'imaginer que l'on puisse exterminer des millions de personnes comme des... «éléments gênants». Je me souviens de cette terrible expression.

— Mais ils n'avaient qu'à se renseigner ! Ils n'avaient qu'à ouvrir n'importe quel livre sur la Révolution française, et ils y auraient aperçu le destin qui les attendait. D'ailleurs, juste après la révolution de 1905, on a édité en Russie un livre intitulé *La Névrose révolutionnaire* qui retraçait les horreurs des révolutions française et européennes. Comme si on voulait avertir les Russes des dangers auxquels ils s'exposaient. Enfin ! Tout cela s'est avéré inutile.

— Mais enfin, à cette époque, tout le monde soutenait la Révolution, y compris une grande partie de la noblesse.

— Tout le problème est là. Ils ne pouvaient pas lutter contre Lénine car il était «des leurs» : un combattant du despotisme tsariste.

— Ils ont pensé qu'entre combattants pour la liberté, ils arriveraient à s'entendre ! décocha Rennes en riant.

— Et en effet, ils se sont entendus. Très vite. Dans le sous-sol d'une désormais nouvelle Commission extraordinaire.

Rennes se tortilla dans son fauteuil et soupira sans dire un mot. Que pouvait-il dire après tout ?

La vieille femme de chambre apparut sur le seuil de la porte. Rennes ne se souvenait même plus depuis combien de temps exactement elle était à son service, en tout cas suffisamment pour être considérée comme un membre de sa famille.

— Madame est arrivée, dit-elle d'une voix pleine de respect.

— Tant mieux ! s'exclama Rennes, que cette nouvelle avait visiblement égayé. Descendons dans le salon, mon ami. Je vous assure que nous y serons en meilleure compagnie qu'au milieu de ces révolutionnaires névrosés.

Il prit Lednikov par le bras et l'accompagna vers l'escalier qui de son bureau menait directement au salon du premier étage.

Elle se tenait debout près de la cheminée, les mains sur les épaules et observait les flammes qui jouaient dans son antre. Même de dos, sa fine silhouette était magnifique. Quand elle se retourna, Lednikov reconnut tout de suite son visage. C'était la Première dame de France.

Lednikov jeta sur Rennes un regard interloqué.

— Je vous avais prévenu ! lui dit le vieillard en éclatant de rire.

Le baron s'approcha de la dame et l'embrassa, comme s'il s'agissait de sa fille.

— Bonjour, ma chérie ! J'attendais ta visite depuis longtemps, je commençais même à désespérer à vrai dire. Laisse-moi te présenter à mon jeune ami qui arrive tout droit de Moscou.

Nicole regarda Lednikov avec attention. Son visage exprimait une affable indifférence.

L'ange exterminateur

Comme Claire, les Boudrillon habitaient dans le 16^e arrondissement, quartier parisien chic par excellence. Leur appartement était proche de la rue de Passy, grande artère des plus cossues, animée en permanence par une joyeuse foule de passants. Claire sonna à l'interphone et Sabine ouvrit la porte.

Inozemtsev soupira involontairement en voyant le visage en larmes de Sabine. La pauvre était décidément très disgracieuse. Il se dit que ce détail devait chiffonner le vieux Boudrillon qui se sentait sans doute quelque peu coupable de lui avoir légué un physique aussi ingrat. Sabine voulut sourire, mais elle ne parvint qu'à esquisser une sorte de grimace qui rendit son apparence encore plus triste.

— Que s'est-il passé, Sabine ? demanda Inozemtsev d'une voix bienveillante.

— Mon père... murmura-t-elle. Ils disent que c'est un accident, mais...

Inozemtsev fixa Claire d'un air surpris.

— Sabine pense que monsieur Boudrillon a été assassiné. Et aujourd'hui quelqu'un a essayé de rentrer dans son appartement.

— Mais pourquoi ?

Sabine continuait de pleurer, et Inozemtsev dut attendre plusieurs minutes avant d'avoir une réponse à sa question.

Le vieux Boudrillon avait très mal accepté sa mise à pied, il était dans un état quasi-dépressif. Mais il retrouva très rapidement ses esprits. Il confia à sa fille qu'il avait rencontré tout à fait par hasard un homme qu'il devait arrêter une quinzaine d'années auparavant en Amérique latine. L'arrestation avait alors échoué, puis Boudrillon

apprit que cet homme était peut-être mort, et voila qu'il le croisait dans les rues de Paris.

— Mon père disait que ce type n'était pas là par hasard et qu'il préparait un sale coup, disait Sabine en regardant Inozemtsev avec confiance. Je lui ai dit d'appeler la police et de ne rien entreprendre tout seul. Mais il m'a répondu qu'ils se moqueraient de lui et que personne ne l'écouterait. J'ai alors compris qu'il chercherait à élucider cette affaire par ses propres moyens. Il avait noté la plaque de cet homme, et il avait vu la banque où il se rendait.

À en juger par l'excitation qui s'était emparée de lui, son enquête avançait rapidement. Il avait même dit à sa fille qu'il avait conservé de nombreux documents après son séjour en Amérique du Sud, et que ces documents pouvaient encore lui être très utiles. Ah, il allait les faire taire, tous ceux qui se moquaient de lui et qui l'avaient envoyé à la retraite !

On avait retrouvé son corps inanimé quelques jours auparavant dans une rue déserte derrière le Bois de Boulogne. Selon la version officielle, monsieur Boudrillon était tombé et s'était fracassé le crâne sur le trottoir. Peut-être avait-il glissé, peut-être avait-il eu un malaise.

Peu après l'enterrement, Sabine reçut le coup de fil d'une mystérieuse femme qui affirmait avoir vu une personne en moto bousculer monsieur Boudrillon, entraînant sa chute. La personne s'était arrêtée devant le corps du vieillard, l'avait observé quelques instants et était partie à toute vitesse.

« Je crois que c'est une femme qui conduisait la moto, lui avait appris le témoin avant de raccrocher. Une femme au teint pâle. Elle a enlevé son casque au moment de regarder le corps du pauvre monsieur. »

— Ce matin, quelqu'un a sonné à la porte, continuait Sabine d'une voix tremblante. J'ai regardé par le judas, et j'ai vu une personne en combinaison de moto, avec un casque sur la tête. Je n'ai pas vu son visage.

À ces mots, les yeux de Sabine s'écarquillèrent d'effroi.

— J'ai demandé qui c'était. La personne m'a répondu qu'elle avait un colis pour moi. C'était une voix féminine,

avec un léger accent. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de la femme qui avait tué mon père. Je me suis mise à crier : « Allez-vous en ! Je vais appeler la police ! » Elle est restée quelques instants devant la porte et elle est partie. J'ai tellement peur !

— Comment est-elle entrée dans l'immeuble ? demanda Inozemtsev. Elle vous a sonné à l'interphone ?

— Non, non ! s'écria Sabine. Je ne sais pas comment elle a fait pour entrer. Personne n'a sonné. Elle est venue comme l'ange exterminateur ! murmura-t-elle avec terreur.

— Allons, allons souffla Inozemtsev. Il n'y a rien de divin dans son apparition. C'est un simple tueur à gages. Enfin, une tueuse plutôt.

Il se mit à tapoter des doigts sur la table d'un air songeur.

— Prenez un tranquillisant et allez vous coucher, prononça-t-il enfin en regardant Claire pour lui indiquer qu'elle devait l'y aider.

— Je vais t'accompagner à la chambre à coucher, lui chuchota Claire en le prenant tendrement par les épaules.

— Ne partez pas, ne me laissez pas toute seule, gémit son amie.

Ses lèvres tremblaient et se tordaient en une curieuse grimace.

— Bien sûr que non, ma chérie, bredouillait Claire. Nous allons rester avec toi.

En revenant dans le salon, Claire jeta un regard coupable sur Inozemtsev.

— Pauvre Sabine, elle est si seule et si malheureuse. Elle n'avait que son père dans la vie. Monsieur Boudrillon espérait de tout cœur qu'elle se marie et fonde une famille. Et voilà qu'elle se retrouve toute seule.

— Pas toute seule. Elle vous a, vous, Claire. Croyez-moi, ce n'est pas négligeable.

— Vous pensez vraiment que ma présence est d'un grand secours pour une pauvre femme désespérée ? Vous n'avez pas remarqué la manière dont elle vous regardait, Monsieur ?

— Moi ?

— Oui, vous ! Son regard en disait long...

— Comment ça ?

— En vous regardant, elle pensait à moi. Elle se disait : « Mais pourquoi a-t-elle tout ce qu'elle désire ? Elle a un fiancé, elle a eu beaucoup d'hommes dans sa vie, en voilà un justement. Pourquoi elle et pas moi ? » Pauvre Sabine !

Claire était sincèrement peinée de voir son amie dans cet état, mais Inozemtsev ne voulait pas se plonger dans les mystères d'une relation unissant deux jeunes femmes qui se connaissaient depuis les bancs d'école. Le vieux Boudrillon avait sans doute réellement découvert quelque chose au sujet de cet individu qu'il devait arrêter en Amérique du Sud. Mais tout excité qu'il était, il n'avait pas remarqué qu'on le surveillait. Restait à savoir s'il avait pu représenter un véritable danger pour ce mystérieux inconnu et ses éventuels complices. Peut-être avait-il quelque chose qui pouvait les compromettre ? Des documents, des photos ou autre chose encore ? Cette femme n'était certainement pas venue dans l'appartement des Boudrillon pour éliminer Sabine. Non, le vieux commissaire devait avoir en sa possession quelque chose qui devait l'intéresser au plus haut point.

Inozemtsev posa son regard sur une Claire très attristée. Il fallait désormais savoir si Boudrillon avait conservé des documents de l'époque où il travaillait en Amérique latine. Si oui, les choses allaient devenir très intéressantes. Mais avant tout, il fallait que Sabine quitte Paris pour un certain temps.

Convaincre Sabine ne fut pas chose facile. Inozemtsev commençait déjà à perdre patience quand elle accepta finalement de se rendre chez sa tante à Lyon. Elle insista pour que Claire et son patron l'accompagnent jusque dans le TGV. Avant de partir, elle alla trouver un vieux porte-documents en cuir et le tendit à Inozemtsev :

— Vous y trouverez tous les papiers de mon père. Je ne peux plus les voir.

Inozemtsev se demanda s'il devait prendre le porte-documents. S'il le prenait, il s'engageait dans une histoire visiblement complexe et surtout très dangereuse.

Il tendit finalement la main vers Sabine et saisit l'objet.

Brûler la chandelle par les deux bouts

Lednikov flânait aux alentours de la gare Montparnasse, se dirigeant paresseusement vers le jardin du Luxembourg. Il essayait de mettre de l'ordre dans ses idées après ce qui s'était passé l'après-midi chez Rennes. Cette rencontre si inattendue avait mis quelque chose en branle dans son esprit, et il ne pouvait plus faire machine arrière. Il se souvint tout à coup de ces quelques vers de Pouchkine : « Je reconnais dans mon cœur tous les signes de la maladie d'amour ». Lednikov se ressaisit rapidement. L'amour, encore l'amour... Des foutaises oui ! Pourquoi fallait-il nécessairement tout ramener à l'amour ? L'air de Paris était décidément propice aux vagabondages romantiques. Cette femme avait tout de même quelque chose d'exceptionnel. Mais même son élégance raffinée ne parvenait pas à masquer la détresse qui se lisait dans ses yeux.

Très rapidement, Rennes les avait laissés seuls. La discussion qu'ils eurent alors n'avait, certes, rien d'extraordinaire, les mots n'avaient alors aucune importance. Quelques regards, quelques silences échangés avaient suffi pour les rapprocher bien plus que ne l'aurait fait la plus délicieuse des conversations. Il s'était passé quelque chose... Pendant leur discussion, elle s'égayait parfois subitement, puis rentrait à nouveau dans sa coquille, comme si elle s'en voulait d'avoir exprimé ainsi ses sentiments en toute sincérité.

Au moment de se dire au revoir, Lednikov sentit qu'ils devaient à tout prix se revoir. Le contact avec la main de Nicole lui parut étrangement familier, il la touchait comme s'il la connaissait depuis de nombreuses années. Un léger frisson parcourut les doigts de la Première dame de France. La chandelle brûlait par les deux bouts.

Il serait temps de grandir ! Pouchkine ne le lâchait déci-

dément pas. Il serait temps oui, mais comment ? Selon Gaston Danville, auteur de la *Psychologie de l'amour au XIX^e siècle*, chaque personne possédait dans son cerveau une certaine « figure de l'amour ». Elle se formait selon les sentiments et les expériences amoureuses de chacun. Cette « figure » se formait de manière instinctive, et elle définissait le « type d'amour » propre à chaque être humain. Lorsqu'un homme rencontrait une femme correspondant à la « figure de l'amour » qu'il portait dans son subconscient, il en tombait inévitablement amoureux. Un certain docteur Ferré, quant à lui, définissait le coup de foudre comme « une douleur impulsive un frisson, des spasmes, une décharge électrique, un vertige », quelque chose comme « la douleur impulsive du chercheur d'eau quand il se trouve à proximité d'une source souterraine ». S'il ne pouvait jurer avoir ressenti de « douleur impulsive du chercheur d'eau » lors de sa rencontre avec Nicole, nul doute qu'elle avait titillé dans le cerveau de Lednikov la partie responsable de sa « figure de l'amour », telle que la concevait Danville. Et ce quoi qu'il en dise !

Il allait déjà tourner sur le boulevard Raspail quand il entendit une voix l'appeler dans son dos :

— Valentin Konstantinovitch !

Lednikov se retourna instantanément et vit devant lui un homme blond aux traits fins. Il avait un nez légèrement allongé et un menton recouvert de ce qui mériterait davantage l'appellation de duvet que celle de barbe. Son visage était celui d'un adolescent complexé par un physique encore peu développé. Il contrastait au plus haut point avec son cou musclé et ses larges épaules. Comme si on avait greffé sur un corps de véritable athlète la tête d'une autre personne. À force d'entraînement intensif, il avait visiblement réussi à muscler son corps frêle, mais il ne pouvait rien faire pour ôter à son visage sa candeur juvénile. Pour le consoler, rappelons que le visage d'un homme ne devient réellement expressif qu'à partir de quarante ans.

Lednikov avait déjà vu cet homme, il en était certain. Mais malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à se souvenir de son nom.

L'homme se rapprocha, souriant d'un air gêné.

— Vous ne me reconnaissez pas... dit-il en étirant les mots. Il était très déçu, voire même vexé. Il reprit, après quelques minutes de silence :

— Je vous ai tout de suite reconnu, moi.

— Veuillez me rappeler, s'il vous plaît, à quelle occasion j'ai eu le plaisir de vous rencontrer, demanda Lednikov avec une froide politesse. Rencontrer des compatriotes inconnus dans les rues parisiennes n'entraînait pas du tout dans ses plans.

L'homme se pinça les lèvres. « Je l'ai froissé remarqua Lednikov. Il doit être de nature psychopathique. Ces gens-là se vexent pour un rien. »

— Je m'appelle Valery Karagodin. Nous nous sommes rencontrés quand j'étais capitaine du spetsnaz de l'administration pénitentiaire. Elle dépendait du ministère de l'Intérieur à l'époque.

— Et désormais du ministère de la Justice ! Je me souviens de vous à présent !

Il avait effectivement reconnu le capitaine Karagodin. Ils s'étaient rencontrés au ministère de l'Intérieur lors de la présentation du premier livre de Lednikov sur les procureurs russes. Son père n'ayant pas réussi à se libérer, Lednikov avait dû se débrouiller tout seul. Il avait raconté comment il avait recueilli toutes les informations dont il avait eu besoin pour le livre. Pour que le public ne s'ennuie pas trop, il racontait les plaisanteries qui couraient dans les bureaux du procureur et s'adonnait à des séances de dédicace. Pendant cette soirée, Karagodin ne l'avait pas lâché pas d'une semelle. Il lui avait raconté sa vie, ô combien passionnante, dans les moindres détails : il avait étudié l'histoire à l'université, mais il fut contraint d'abandonner ses études et dut se résoudre à faire ses deux ans d'armée. Puis il avait intégré le spetsnaz. Sa passion pour l'histoire était restée intacte malgré toutes ces années, il avait même confié à Lednikov qu'il rêvait d'écrire son propre roman historique.

Lednikov écoutait Karagodin et se demandait comment un homme qui avait servi dans le spetsnaz de l'adminis-

tration pénitentiaire pouvait encore avoir des passions. Les gens ignorent ce qui se passe dans les prisons russes. Ils ne peuvent pas s'imaginer les troubles qui y éclatent. Et c'est mieux ainsi...

— Vous n'aviez pas de barbe à l'époque, reprit Lednikov, comme pour se justifier de son oubli.

— J'avais un grade aussi, dit Karagodin en souriant tristement

— Et maintenant ?

— Et maintenant, je n'ai plus rien ! Je vends des vêtements chinois à Paris. La voici mon histoire, Valentin Konstantinovitch.

Une histoire des plus classiques. Combien y en avait-il, dans les rues de Paris, de ces Russes au destin malheureux qui ne savaient plus à qui demander de l'aide ? Karagodin n'était pas une exception.

— Allons boire un verre, nous pourrions parler tranquillement, suggéra Lednikov, qui comprenait qu'une longue discussion était désormais inévitable.

— D'accord. Mais je préfère vous prévenir : je n'accepterai pas d'argent de votre part, répondit Karagodin d'un ton frisant l'arrogance.

« On se contentera alors d'un bon conseil d'ami », pensa Lednikov, mais s'abstint de prononcer cette phrase à voix haute.

Les deux hommes s'installèrent dans le café le plus proche, le plus loin possible des autres clients. Lednikov commanda un express, Karagodin prit une bière qu'il vida d'un trait. Il alluma une cigarette et commença son récit. Tout était en réalité très banal : il fut mis à pied à la suite d'un conflit avec ses supérieurs. Ironie du sort, il allait être promu major, avec à la clé une revalorisation salariale substantielle. Pour ne rien arranger, sa femme le quitta peu de temps après.

— Et quel vent vous a amené ici à Paris ? s'enquit Lednikov.

Karagodin grimaça.

— Je devais faire quelque chose de ma vie. D'autant plus que je n'étais plus en sécurité. Je ne me suis pas fait

que des amis dans les prisons, surtout parmi les détenus. Vous comprenez, je devais intervenir dès qu'il y avait des tentatives d'évasion ou de rébellion. Et lorsque les anciens détenus sur lesquels j'ai tiré, dont j'ai peut-être tué des amis, se retrouvaient en liberté...

Karagodin se tut, se remémorant sans doute cet épisode au combien désagréable de sa vie.

— J'ai eu très peur. J'étais tout seul face à eux, il n'y avait personne pour me protéger. Et ces gens-là le sentent, ils le sentent comme le sentirait un animal. J'ai frôlé la mort à plusieurs reprises. J'ai donc décidé de partir. À Cologne tout d'abord, puis à Londres. Maintenant ici. J'ai accompli mon rêve d'enfant : marcher sur les pierres que le roi Henri IV et la reine Margot foulaient de leurs pieds. Mais vous savez, Valentin Konstantinovitch, actuellement c'est surtout la nuit de la Saint-Barthélemy qui me revient en mémoire, lorsque les cadavres des pauvres protestants jonchaient les rues et que le roi tirait sur ses sujets à l'arquebuse depuis les fenêtres de son palais.

« Avec ton imagination, mon petit, tu as clairement raté ta vocation. Je me demande même comment tu as pu tenir toutes ces années au spetsnaz », se dit Lednikov.

— Enfin bon, tout ça c'est du lyrisme à deux balles, reprit brusquement Karagodin, comme s'il avait lu la pensée ironique de son interlocuteur. Le présent n'est d'ailleurs pas tout rose lui non plus. Je suis dans une situation très délicate. Peut-être pourriez-vous m'aider, Valentin Konstantinovitch. Après tout vous avez énormément d'expérience, vous êtes historien et ancien procureur...

— Votre confiance me flatte, prononça mollement Lednikov. Il n'avait pas la moindre envie de se mêler des histoires d'un sombre inconnu. Mais il était trop tard.

Il y a un mois, un dénommé Taras était venu voir Karagodin sur le marché où il vendait ses jouets et ses vêtements de sport. Karagodin lui avait sauvé la vie de nombreuses années auparavant, lors de troubles dans la colonie pénitentiaire de Krasnovodsk. Mécontents de l'ordre établi par le nouveau directeur de la colonie pénitentiaire, les détenus s'étaient rebellés. Ils avaient pris en otage plu-

sieurs employés de la prison, dont Taras. Karagodin et ses hommes étaient parvenus à tous les libérer.

Karagodin se souvenait parfaitement de cet épisode. Il invectivait alors de tous les noms le directeur et les employés de la prison qui étaient allés soi-disant négocier avec des détenus littéralement déchaînés. Ils devaient pourtant savoir que s'ils ne parvenaient pas à tuer la rébellion dans l'œuf, ils devaient absolument attendre que la tension retombe et que les détenus se divisent dans des querelles intestines.

Il gardait de Taras le souvenir d'un petit homme bavard et très vaniteux qui s'énervait facilement et qui, dans son excitation, était capable des pires bêtises. Il n'avait pas changé. Selon ses dires, il était à la tête d'une sorte de société de sécurité. Il affirmait que les affaires marchaient à merveille.

— Il vous a proposé de travailler pour lui et vous avez naturellement accepté, ponctua Lednikov avec lassitude.

— Que vouliez-vous que je fasse d'autre ? s'écria Karagodin, que je crève en vendant des baskets chinoises ? Et puis Taras m'a dit qu'ils étaient actuellement sur une très grosse affaire, avec beaucoup d'argent à la clé.

Lednikov soupira.

— Enfin, Valery, vous êtes un professionnel ! Comment pouvez-vous croire des histoires pareilles ?

— Valentin Konstantinovitch, savez-vous seulement ce qu'est la pauvreté ? Que dis-je, la pauvreté, la misère la plus totale ! J'étais à bout. Moi, Valery Karagodin, capitaine du spetsnaz, finir sur un marché à vendre des saletés ! Je n'en pouvais plus.

« Et ça se dit historien, pensa Lednikov. Tu devrais savoir que dans le même temps, les descendants des familles princières russes finissaient chauffeurs de taxi ou musiciens dans les restaurants parisiens de bas étage. »

— Vous savez, poursuivit Karagodin en plissant méchamment les yeux, j'ai moi aussi parfois envie d'incendier des voitures et de casser des vitrines, comme ces Arabes dans les banlieues.

— N'y pensez même pas, le coupa froidement Ledni-

kov. Eux, on leur pardonnera, on leur donnera même de l'argent pour faciliter leur adaptation sociale. Vous, en revanche, vous prendrez très cher.

— Je le sais parfaitement ! J'en ai ras le bol des Français et de leur politiquement correct. Mais en ce qui concerne Taras, sa société est très sérieuse. Ils ont beaucoup d'argent, et un grand quartier général.

— Vous travaillez donc déjà pour lui ?

— En fait, je suis actuellement en période d'essai. Taras m'a recommandé, et là, ils se renseignent sur moi, sur mon passé. Ils m'ont dit qu'ils avaient des agents à Moscou, des gens qui dénicherait n'importe quelle information. Je pense qu'il ne devrait pas y avoir de problème. Et puis, il y a déjà pas mal d'étrangers qui travaillent là-bas : des Ukrainiens, des Caucasiens, des Arabes...

— Si vous voulez un conseil, Valery, dit Lednikov, laissez tomber au plus vite.

Il ne plaisantait pas. Karagodin sourit tristement. Il avait sans doute déjà reçu de l'argent de la part de Taras. Et comme souvent dans ces organisations à la limite de la légalité, la sortie se paie beaucoup plus cher que l'entrée... Quand possibilité de sortie il y a.

— Et moi qui rêvais d'écrire un livre... J'ai même trouvé un sujet.

Karagodin baissa les yeux. Il ne ressemblait plus à ce fier officier, il paraissait faible, vulnérable comme un enfant. Mais l'homme russe est décidément extraordinaire. Il peut être roi, esclave, dieu ou une simple vermine au même instant et avec la même ferveur. Son ubiquité psychologique est tout simplement prodigieuse.

Karagodin fit un geste négligé de la main, comme pour congédier ses sentiments, et fixa Lednikov avec un air de défi.

— Vous savez, je pense que c'est un bon choix après tout ! Je vais gagner pas mal d'argent, et puis je partirai quelque part dans les îles. J'y aurai tout le loisir de me consacrer à mon livre sur l'histoire russe. Une fois que je serai lancé, ça ira tout seul.

Lednikov ne put s'empêcher de sourire face à cette